



## Lire

**ÉTINCELLE** Pour renvoyer dos à dos monde d'avant et monde d'après, il est temps de faire ce que l'on ne fait plus : lire de la poésie

**D**epuis qu'un dictateur qui est son homonyme l'a fait emprisonner cent trente-six jours durant, on a tendance à regarder Asli Erdogan comme une opposante au régime exilée à Francfort. *Requiem pour une ville perdue* nous rappelle que la récipiendaire du prix Simone de Beauvoir pour la liberté des femmes est d'abord une poétesse dotée du pouvoir indécidable, en frottant deux mots l'un contre l'autre, de produire une étincelle de grâce. Dans ce recueil de poèmes en prose, sans doute son meilleur, ladite expérience mystico-physique – dans une vie antérieure, notre écrivain fut physicienne – se répète presque à chaque page.

Ça se lit lentement, très. Comme un texte sacré qui se murmure, se déclame ou se chante, telle une mélodie inachevée, forcément inachevée, toujours l'inachèvement la surveillance, elle torture l'idée même de point final – ne va-t-elle pas jusqu'à terminer par une virgule son « *curriculum vitae pour un mur de prison* » ?

Vous ouvrez le livre de cette native de l'Istanbul de la fin des années 1960 en vous attendant à être mélancoliquement entraîné dans le quartier de Galata – vous l'êtes bien sûr, mais très vite l'allégorie dépasse la question turque pour embrasser la condition humaine. Très vite les rues meurtries de « *la ville perdue* » se confondent avec nos labyrinthes intérieurs. Très vite ce n'est plus qu'une prière enragée pour tenter de dompter la nuit, les ombres, les fantômes, les morts, les larmes, les « *fleuves asséchés* », les déserts, les chats qui « *toussent à cœur fendre* », les ténèbres – et tous les autres compagnons de route d'Asli Erdogan. Et bien entendu le sang, toujours du sang, partout du sang, pas un poème sans qu'elle ne l'invoque. « *Un sang crasseux parce que venu des tréfonds du cœur, un sang au parfum de rose sauvage.* » Mais dans cette complainte, le sang ne condamne pas à la mort. Car « *le miracle du sang sera d'envoyer mes mots jusqu'à la vie* ». Tout est là. Les mots sont au cœur. Pour la poétesse, ils sont le moyen et la fin. Et le chemin. Il n'y en a que pour eux. Asli Erdogan cherche le mot qui « *liera son existence à la vérité* ». Son errance est d'abord celle-là. Tandis qu'elle divague dans ce dédale, des « *maïns creusent de leurs ongles acérés l'invisible en moi* » – voilà une métaphore que l'on retrouve à quinze pages d'intervalle ; la litanie provoque un vertige qui lave de « *cette affreuse mélasse qu'on appelle l'humanité* » – encore une image qui revient de façon lan-

cinante. Par endroits l'écriture se fait hallucinée. On est vaincu par cette transe. À sa suite on aimerait « *toucher l'invisible* », donc. Pour cela il faut des mots, dit-elle. Évidemment. « *Les mots tracent leur propre route.* »

La magie de celle dont le prénom signifie « l'originale », c'est d'écrire sur l'écriture en étant au-dessus de ça. Ou plutôt ailleurs. Dans un monde où même la séparation se raconte comme une histoire de mots : « *Entre nous s'étend la plus longue phrase du monde, et partant chacun d'une de ses extrémités, nous avançons jusqu'à ce point où se rencontrent nos absences, nous disons "moi", nous disons "toi", et nous continuons à nous entre-déchirer. [...] Mais peut-être attends-tu la phrase qui fera tout recommencer, qui recréera le monde, qui le fera parler, et il me reste deux minutes pour m'enfoncer dans le labyrinthe de ton cœur, pour convaincre même*

un mort de revenir. Ou alors tu veux que je mette à tout le point final, que je rende tout retour impossible, afin que les dieux et les morts continuent de se taire. » Asli Erdogan jette des mots contre le silence ; « *chacun d'eux est une route, un chant, un miroir* ». Et nous, lecteurs, sommes entêtés par ces « *chants* ». Grâce doit être rendue à la virtuosité du traducteur, Julien Lapeyre de Cabanes, qui réussit la gageure de ne pas dévitaliser ces

mots « *qui se débattent dans l'espoir d'acquiescer une troisième dimension* ». Ces mots « *qui se soutiennent, se ressemblent, s'égalisent* ». Elle le précise : « *Tout cela, ces virgules, ces points, répétitions, hésitations, ces pages, c'était pour parvenir à entendre les voix qui m'appellent ou me répondent, qui logent pour un temps et prennent chair dans mon corps... Celles qui disent "toi", et celles qui disent "moi", "assez" ou "encore", "oui" ou bien "non"...* »

Dans sa quête affleurent mille et une questions, qui se cristallisent en une seule – la physicienne n'est jamais loin : comment jeter un pont entre sa solitude et son besoin d'aller vers l'autre ? C'est l'étymologie même du verbe « *exprimer* ». Presser hors de soi. Asli Erdogan l'introvertie – ainsi se présente-t-elle incessamment – presse hors d'elle-même. « *Et si je presse et presse encore les mots, surmonterai-je mieux la nuit ?* »

**Le dernier recueil de l'auteur turque serpente entre les ombres et la lumière**



Elle a beau explorer aussi le caractère dérisoire de l'écriture qui, « voulant être tout, n'atteint que le néant », l'écrivain ne saurait s'arrêter de courir au bord du vide ; elle court après le mot « vie ». « "La vie", semblait dire une voix coulant de mot en mot, ou bien le silence, qui entre les mots s'écoule comme s'il avait trouvé le mot tant espéré... "La vie, c'est ce qu'il te reste au creux de la paume quand tu as tout perdu", disait peut-être ce silence rassemblant tous les mots. La lumière, elle, se contentait de m'appeler, elle m'appelait en silence, et m'accordant un "demain", m'entraînait hors de la nuit... » Le mot « lumière ». « Lumière mauve et or », écrit-elle souvent. Est-ce le mauve funèbre, le mauve des cimetières, le mauve de qui visite la mort sans rien lui concéder ? On a envie de le croire.

En effet, Asli Erdogan finit par la musique de l'espoir : « Je regarde les mots, mes mots, que j'ai ramassés sur les basses plages de la solitude où la nuit, vague après vague, est venue les déposer à mes pieds... Lorsque je tends l'oreille, c'est le rire de l'infini que j'entends résonner... » Le rire par lequel peut s'opérer la renaissance. Et l'idée de renaître sonne doublement juste. Pour elle comme pour nous. Pour elle qu'un tribunal d'Istanbul a fini par acquitter, le 14 février, ordonnant l'abandon des poursuites pour « propagande terroriste » trois ans et demi après que les chasseurs de sorcières de Recep Erdogan l'avaient fait arrêter et incarcérer parce qu'elle tenait une chronique dans le journal prokurde *Özgür Gündem*. Pour nous qui devons reprendre langue avec les plaisirs de la vie. Contre l'effroi, rien n'égale l'enivrement poétique. A fortiori quand le rire triomphe passagèrement du désespoir. Or « le rire de l'infini » de la page 135 a tintinnabulé jusque dans nos oreilles, ô merveille. ●

ANNA CABANA



**REQUIEM POUR UNE VILLE PERDUE**  
ASLI ERDOGAN, TRADUIT DU TURC  
PAR JULIEN LAPEYRE DE CABANES, ACTES SUD,  
144 PAGES, 17 EUROS.